



**HAL**  
open science

# Le “ métier de femme ” à la lumière des images : le cas des Heures Fitzwilliam

Marion Loiseau

► **To cite this version:**

Marion Loiseau. Le “ métier de femme ” à la lumière des images : le cas des Heures Fitzwilliam. Journée d'études : Les femmes et le travail du Moyen Âge à nos jours, CRIHAM, Apr 2018, Poitiers, France. halshs-02135343

**HAL Id: halshs-02135343**

**<https://shs.hal.science/halshs-02135343>**

Submitted on 2 Feb 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Introduction

Entre 1417 et 1431, Yolande d'Aragon, duchesse d'Anjou, reine de Naples et de Sicile, veuve de Louis d'Anjou, fait réaliser un luxueux livre d'heures pour sa fille Yolande, qui est destinée à épouser le duc François Ier de Bretagne, en 1431. Selon toute vraisemblance, c'est la duchesse elle-même, à une époque où elle régent le puissant duché d'Anjou et où elle se place en protectrice de son gendre Charles de Ponthieu, futur Charles VII, qui a fixé le programme iconographique de l'ouvrage dont la réalisation est confiée à l'atelier du Maître de Rohan. Cette commande peut-être considérée comme un acte de dévotion après la mort de Louis d'Anjou en 1417, comme un cadeau de mariage d'une mère à sa fille, mais aussi comme un projet d'éducation qui a la vocation de former la jeune épouse aux devoirs et aux charges qui pèseront sur elle.

A première vue, il peut sembler étonnant de présenter la condition des femmes de la haute aristocratie pendant une journée dédiée au thème du travail. En effet, au Moyen Âge et aux époques ultérieures, il est plus ou moins nettement entendu que la classe noble est, par essence, celle qui ne travaille pas. C'est la société idéale que présente par exemple Adalbéron de Laon, vers 1030 : les nobles sont les *bellatores*, les combattants, différenciés du clergé qui prie, et surtout des *laboratores*, ceux qui travaillent (plus précisément, qui labourent la terre, c'est-à-dire les paysans). Ce modèle de société est, au moins sur le plan symbolique, celui du Moyen Âge.

Pourtant, la noblesse médiévale, et a fortiori les femmes, n'est pas oisive : aux épouses nobles incombent des devoirs et des charges qui ne relèvent pas d'une activité de production rémunérée, mais qui ont toutefois leur importance et constituent, en quelque sorte, le « métier de femme ». De plus, comme on le verra plus loin, le travail manuel n'est pas absent puisqu'il constitue une part importante de l'éducation des jeunes filles.

Le manuscrit présenté ici est un livre d'heures : c'est un livre de prières destiné aux laïcs, très souvent illustré, et répandu au sein de la noblesse des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. Il témoigne d'une pratique religieuse qui imprègne beaucoup d'aspects du quotidien et qui rythme, par des prières, des lectures d'extraits de la bible, mais aussi des méditations sur les images, le déroulement des journées et des mois. C'est donc un objet du quotidien, auquel les femmes du Moyen Âge sont exposées dès l'enfance, en y apprenant à lire, notamment. Ces livres d'heures sont aussi autant de témoins importants d'un certain discours : les images de ces ouvrages ont souvent une vocation didactique et offrent un point de vue sur le rôle des femmes dans la société et sur leurs devoirs.

C'est le cas des Heures Fitzwilliam, car en dehors de leur fonction première de livre de prières, elles présentent des modèles féminins qui renseignent sur la vision que la duchesse d'Anjou a pu avoir de

sa propre fonction, et celle qu'elle a voulu transmettre à sa fille : celle d'épouse, mère, femme de pouvoir au sein de la haute aristocratie au XV<sup>e</sup> siècle, dans un contexte marqué par l'instabilité politique de la Guerre de Cent Ans et les luttes d'influence dans l'entourage des Valois. Le manuscrit est aussi un moyen d'établir et d'assurer l'autorité de Yolande d'Aragon comme régente de l'Anjou et de ses possessions : elle a recours à la représentation de personnages choisis pour servir d'exemple et de référent à son rôle politique au sein de la lignée.

L'impact d'un tel message ne s'est pas limité à la destinataire du manuscrit. Cette dame, Yolande d'Anjou, épouse en 1431 le duc de Bretagne, et emporte avec elle le manuscrit qui lui a été offert par sa mère. A la mort de la duchesse, c'est son époux qui conserve le livre et l'offre à sa nouvelle femme, Isabelle Stuart. Celle-ci l'offre à son tour à sa fille Marguerite quand elle se marie et devient, elle aussi, duchesse de Bretagne. On ne connaît pas l'identité de la personne à qui revient le manuscrit la mort de Marguerite en 1469, mais on peut au moins constater qu'il a été abondamment utilisé par trois propriétaires successives.

## **I – Mère charnelle**

Sans surprise, le premier « travail » de la femme au sein du couple et de la société est celui de l'enfantement. C'est ce que l'on retrouve déjà dans la Genèse : en punition du péché originel, si Adam doit travailler la terre pour en tirer sa subsistance, Eve doit subir les douleurs de l'enfantement et être soumise à son mari. D'après le texte biblique et ainsi que le formule Didier Lett, « L'homme a en charge le travail de production, la femme celui de la reproduction ».<sup>1</sup> En découle une division genrée qui a de grandes répercussions sur le plan symbolique, mais qui n'a évidemment pas empêché les femmes de prendre activement part au travail manuel des paysans et des artisans. Le travail fait donc partie de la condition humaine et c'est une des conséquences du péché originel ainsi qu'une pénitence ou un moyen de rachat.

Cette division production/reproduction se retrouve partiellement dans les images : dans le calendrier, qui représente les travaux des champs, on ne représente jamais une femme seule au travail et on préfère des figures de paysans, tandis que les scènes de Nativité, comme celle de la Vierge f 29r, excluent très souvent les hommes.

---

1 Didier LETT, *Hommes et femmes au Moyen Âge: histoire du genre, XIIIe - XVe siècle*, Paris : Colin, 2013 (Cursus Histoire), 222 p. Chapitre 9 : Hommes et femmes au travail.



Si la plupart des professions médicales sont occupées par une majorité d'hommes, celles qui sont en relation avec les enfants (nourrice, sage-femme etc, en tant que profession rémunérée ou non) le sont en majorité par des femmes. De fait, ce sont presque exclusivement des sages-femmes qui assistent les parturientes dans les images de Nativité que l'on trouve dans les livres d'heures. On considère que c'est la première fonction des femmes que de prendre en charge les soins apportés aux enfants, et leur domaine attiré est bien souvent celui de l'intérieur de la maison. Néanmoins, la division entre espace public (censé être celui des hommes) et espace privé (dévolu aux femmes) est bien moins évidente quand il est question de la noblesse.

La représentation de la maternité s'inscrit souvent en suivant le modèle de la Vierge, qui réunit toutes les qualités féminines. La page de l'Annonciation f 29r, qui ouvre l'office des Matines, premier office du jour, est souvent le lieu privilégié pour de telles images. On y voit la conception de l'enfant, qui doit être pure et chaste, ici représentée par un baiser échangé entre Anne et Joachim, la naissance, moment de sociabilité féminine extrêmement important, l'entrée au Temple, symbole de la jeune fille pieuse, éduquée, et surtout gardée loin des tentations du monde, le mariage, qui inscrit toute procréation dans le cadre de l'union entre les époux, mais aussi le travail manuel qui garantit la vertu.

La réprobation de l'infertilité est rappelée par la scène d'Anne et Joachim chassés du temple à cause de leur mariage stérile, et elle est à la fois présente comme élément faisant partie d'un cycle narratif (puisque prélude à la naissance miraculeuse de la Vierge) et comme rappel de l'opprobre qui pèse sur les couples stériles (dont la faute est le plus souvent rejetée sur la femme).



Autre personnage primordial, Sainte Anne représente autant, sinon plus que la Vierge, un modèle de maternité accomplie : elle et Marie sont les seules à être nimbées, dans la page de l'Annonciation (f 29r) comme dans d'autres scènes. Ni Joseph, ni Joachim n'ont ce privilège qui exprime la transmission de la sainteté par le lignage féminin. Ainsi, dans les suffrages, on voit plusieurs images de la descendance pléthorique de sainte Anne : elle est d'abord représentée f 222r avec ses filles cadettes Marie Salomé et Marie Jacobée, issues de seconds mariages après la naissance de la Vierge, puis en compagnie de la Vierge et du Christ dont elle est la grand-mère : les images insistent beaucoup sur cet aspect car les femmes sont souvent définies par la qualité de leur descendants, surtout s'ils sont masculins.



De fait, Marie Cléophas et Marie Salomé sont elles-même représentées au folio suivant avec leurs propres enfants qui rassemblent cinq des douze apôtres, dont saint Jacques le Majeur et saint Jean l'Évangéliste.



On insiste ainsi fortement sur la figure de la matriarche qui a permis la naissance de personnages aussi illustres que les apôtres, et à travers la nécessité de l'engendrement d'une descendance apte à succéder au mari, se trouve aussi l'enjeu de la transmission de valeurs familiales qui va de paire avec le développement, au XV<sup>e</sup> siècle, d'une certaine idée de la sainteté comme un trait héréditaire. Ces représentations s'inscrivent dans un contexte de conflit dynastique qui rend plus sensible encore la question de la fertilité des épouses nobles. De fait, Yolande d'Aragon a correctement accompli son devoir d'épouse en donnant naissance à six enfants, dont plusieurs garçons. C'est notamment cette descendance abondante, qui, comme celle de sainte Anne, lui donne une légitimité : elle est la mère des héritiers du duché, ce qui lui donne ainsi une position d'autorité. Ce ne sera malheureusement pas le cas des autres propriétaires du ms : Yolande d'Anjou donne naissance à un fils mort en bas âge avant de décéder elle-même, Isabelle Stuart qui donne naissance à deux filles, et Marguerite de Bretagne qui s'éteint sans descendance.

## II – Protectrice et mère spirituelle

A travers les images, Yolande d'Aragon construit une autre image de la mère, qui ne se limite pas à son aspect physiologique. La maternité spirituelle est toute aussi importante que les liens du sang. La femme noble doit en effet faire preuve de charité, et son rôle maternel ne s'étend pas à ses seuls enfants ou aux membres de sa famille directe. Ce rôle maternel est aussi spirituel et l'épouse noble a un rôle de conseillère auprès de son mari, de même qu'elle doit veiller sur la bonne tenue de sa maisonnée et la morale de ses domestiques autant que des personnes placées sous sa protection.

Encore une fois, la Vierge, intercesseur auprès de son fils, protectrice des fidèles, est une figure essentielle de ces images où elle apparaît comme celle qui protège. Dans l'image qui ouvre la prière mariale de l'*Obsecro te* au folio 20r, Isabelle Stuart s'adresse directement à elle via le phylactère : « souviens toi de moi, mère de Dieu ».

Des figures de saintes appuient cette image de la dame protectrice : sainte Elizabeth de Hongrie, aïeule de saint Louis d'Anjou, est l'une d'entre elles. Ancienne reine de Thuringe, elle abandonne tous ses biens pour devenir Tertiaire franciscaine puis est canonisée en 1235. C'est une figure importante de la généalogie des angevins qui se rattache par elle à celle des rois de Hongrie, mais aussi à celle des rois d'Aragon d'où est issue Yolande. La sainteté du lignage angevin est alors mobilisée comme justification et comme modèle de l'autorité morale de la duchesse d'Anjou. On voit ainsi un parallèle iconographique entre la Vierge au manteau (f 146v) et la charité de sainte Elizabeth (f 224v) : les deux figures féminines accueillent leurs protégés dans les plis de leur vêtement.



Cette mise en scène de reines saintes, conseillères, sages et pieuses pas un hasard : après le mariage de Marie d'Anjou et de Charles de Ponthieu, dauphin de France fraîchement déshérité par le traité de Troyes (1421) puis héritier contesté du trône, Yolande d'Anjou se place en protectrice du prince qui est le principal atout du camp des Valois. Elle assume un rôle de conseillère, de mère de substitution et de guide, ce que reflète aussi les images du suffrage dédié à sainte Radegonde (ff 224r-226v). Reine des Francs, puis abbesse de Sainte-Croix de Poitiers, c'est est une figure d'autorité féminine qui devient une des patronnes du royaume sous Charles VII. Son rôle d'abbesse en fait, plus encore qu'Elizabeth de Thuringe, une figure d'autorité morale et spirituelle. Les images de son suffrage la mettent en scène comme intercesseur auprès de son mari en faveur de prisonniers, comme protectrice des pauvres qu'elle nourrit, et comme religieuse sous l'autorité de l'Église. Elle réunit ainsi beaucoup d'attributions traditionnelles de la dame noble.

### III – Éducatrice

Contrairement à une idée reçue bien ancrée, les femmes ont joué un grand rôle dans la transmission du savoir et dans l'éducation au Moyen Âge. En effet, c'est sur les femmes que repose essentiellement l'éducation des enfants, et surtout des filles, durant la petite enfance. Si à partir d'environ sept ans les jeunes garçons quittent la proximité de leur mère, les jeunes filles de l'aristocratie y demeurent généralement plus longtemps. Les femmes nobles n'ont en outre pas la charge que de leur propre progéniture : elles sont aussi responsables de l'éducation des enfants d'autres familles nobles qui sont accueillis à sa cour (c'est parfois le cas des fiancées de leurs fils, parfois très jeunes). L'éducation des filles est l'objet d'une attention soutenue et est essentiellement morale et religieuse.

On considère en effet que les filles, malléables et inconstantes, nécessitent une surveillance particulière ; la lecture et la prière sont des exercices quotidiens qui doivent occuper leur esprit et modeler leur personnalité, mais le travail manuel occupe également une grande place dans leur



éducation puisque l'on estime que le travail du fil et des étoffes, notamment, s'il n'a aucun but de subsistance, a une vertu morale en évitant les pensées vagabondes et la paresse. Il n'a pas de visée productive : c'est un outil de moralisation et d'éducation. Cela rejoint une certaine conception de l'activité manuelle et du travail comme moyen de rédemption et comme pénitence : Eve une fois chassée du Paradis est ainsi fréquemment représentée tenant à la main une quenouille, et l'on représente rarement les jeunes filles sans leur ouvrage à filer.

Les nombreuses images de Marie au métier à tisser peuvent être lues de trois façons : la première est l'illustration littérale des passages apocryphes de sa vie, où elle tisse le voile du Temple de Jérusalem. La deuxième est liée à cette idée de rachat : non qu'elle fasse pénitence pour le péché d'Eve, mais en tant que mère du Christ, elle est la nouvelle Eve, et le fait de la représenter au travail suffit à faire l'analogie entre les deux figures. Enfin, elle peut être vue comme un modèle, un exemple à suivre pour les femmes en incitant à un vertueux labeur qui les éloigne des tentations du monde.



Enfin, la Vierge est à la fois enseignante, quand elle apprend à lire au Christ, et élève, quand elle apprend la lecture en compagnie de sa mère. Ces représentations se superposent à une signification d'ordre théologique, puisque la Vierge est la personnification de l'Église, et donc une figure d'enseignement. Mais cette image n'a rien d'univoque et la Vierge peut aussi servir de miroir aux femmes lettrées du temps. Dans l'*Obsecro te* (f 20r), le Christ tient un rosaire et un livre est ouvert près d'eux : c'est une référence aux prières (*Ave Maria, Pater Noster, Credo, Salve Regina*) qui constituent la base de la pitié quotidienne au Moyen Âge et sont souvent celles apprises par les

mères à leurs enfants. Elles sont récitées en égrenant le type de chapelet tenu par le Christ enfant. La Vierge est ainsi à la fois *Mater Ecclesia* et mère terrestre éduquant son enfant, miroir d'un idéal présenté par Yolande d'Aragon comme le modèle à suivre pour sa fille.



## Conclusion

Comment s'inscrivent ces représentations dans le contexte de leur époque ? Elles n'ont rien de révolutionnaire, en réalité : elles correspondent, pour une large part, à ce que l'on trouve dans d'autres traités d'éducation et dans les livres d'heures qui ont un programme iconographie orienté vers l'édification des femmes. On les enjoint à se montrer pieuses, bonnes mères, à imiter la Vierge et à prendre soin de la lignée qu'elles contribuent à perpétuer.

Toutefois, on peut déceler une manière d'établir une forme d'autonomie, de définir des fonctions et des réalités qui accordent aux femmes le statut de guides spirituelles et de conseillères : certes, dans l'idéal médiéval le pouvoir féminin n'existe pas en soi et est toujours subordonné à celui des hommes, mais on peut constater qu'en dépit de la perte importante d'autonomie politique des femmes à la fin du Moyen Âge, des formes d'exercice du pouvoir peuvent subsister à travers des figures exemplaires. Yolande d'Aragon fait ainsi figure d'exception par l'exercice effectif du pouvoir en Anjou, mais illustre bien la situation qui est celle de l'Ouest de la France au XV<sup>e</sup> siècle : du fait des morts précoces au combat ou de longues périodes d'emprisonnement qui privent beaucoup de domaines de leur seigneur, un déficit du pouvoir politique masculin ouvre des possibilités nouvelles à leur entourage féminin qui trouve ainsi l'occasion de laisser leur empreinte.

### **Bibliographie :**

ALEXANDRE-BIDON Danièle, « Des femmes de bonne foi : la religion des mères au Moyen Âge », in Jean DELUMEAU (dir.), *La Religion de ma mère : les femmes et la transmission de la foi*, Paris : Editions du Cerf, 1992 (Histoire) 1992.

CLANCHY Michael, « Did Mothers Teach their Children to Read? », in Henrietta LEYSER, Conrad LEYSER et Lesley SMITH (dirs.), *Motherhood, religion, and society in medieval Europe, 400-1400: essays presented to Henrietta Leyser*, Farnham, Surrey, England ; Burlington, VT : Ashgate, 2011 (Church, faith, and culture in the medieval west), p. 129-153.

CLANCHY Michael, « Learning to read in the Middle Ages and the Role of Mothers », in Greg BROOKS et A. K. PUGH (dirs.), *Studies in the history of reading*, [s.l.] : Centre for the Teaching of Reading, University of Reading School of Education, with the United Kingdom Reading Association, 1984, p. 33-39. Z1003 .S895 1984.

EMMERSON Richard K., « A “large order of the whole”: intertextuality and interpictureoriality in the “Hours of Isabella Stuart” », *Studies in iconography*, vol. 28, 2007, p. 51-110.

FERRANTE Joan, « The education of women in the Middle Ages in theory, fact, and fantasy », in Patricia LABALME (dir.), *Beyond their sex, learned women of the European past*, New York and London : New York University Press, 1980, p. 9-43.

GAUDE-FERRAGU Murielle, *La reine au Moyen Âge: le pouvoir au féminin: XIVe-XVe siècle, France*, Paris : Tallandier, 2014, 344 p. 2014.

L'ESTRANGE Elizabeth, *Holy motherhood: gender, dynasty and visual culture in the later Middle Ages*, Manchester : Manchester University Press, 2008 (Manchester medieval studies).

L'ESTRANGE Elizabeth, « Images de maternité dans deux livres d'heures appartenant aux duchesses de Bretagne », in Anne-Marie LEGARÉ (dir.), *Livres et lectures de femmes en Europe entre Moyen Âge et Renaissance*, Turnhout : Brepols, 2007, p. 35-48.

L'ESTRANGE Elizabeth, « Anna peperit Mariam, Elizabeth Johannem, Maria Christum: Images of Childbirth in Late-Medieval Manuscripts », in Brigitte DEKEYZER et Jan van der STOCK (dirs.), *Manuscripts in transition: recycling manuscripts, texts, and images: proceedings of the International Congress held in Brussels (5-9 November 2002)*, Paris ; Dudley, MA, Uitgeverij Peeters, 2005 (Corpus of illuminated manuscripts ; Low Countries series).

REINBURG Virginia, « “For the Use of Women”: Women and Books of Hours », *Early Modern Women: An Interdisciplinary Journal*, vol. 4, 2009, p. 235-240.

SHEINGORN Pamela, « “The Wise Mother”: The Image of St. Anne Teaching the Virgin Mary », *Gesta*, vol. 32, n° 1, janvier 1993, p. 69-80.

VAUCHEZ André, « « Beata Stirps » : sainteté et lignage en Occident aux XIIIe et XIVe siècles », *Publications de l'École française de Rome*, vol. 30, n° 1, 1977, p. 397-406.

WIECK Roger S., *Time sanctified: the Book of hours in medieval art and life*, 1st ed, New York : George Braziller ; Walters Art Gallery, 1988, 230 p.